

Lacan Quotidien



N° 901 – Vendredi 11 décembre 2020 – 12 h 12 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Obscénité et prêchi-prêcha

EN AVANT

Louis XI *versus* Trump par Dominique-Paul Rousseau

Le bac à sable planétaire du bassin du Tchad par Luc Garcia



Louis XI versus Trump

par Dominique-Paul Rousseau

Qui nescit dissimulare, nescit regnare

« Celui qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner » : la maxime allait comme un gant au règne de « l'universelle Aragne », surnom peu amène donné à Louis XI (1461-1483). Le « règne » trumpien fut l'antithèse de l'aphorisme de Louis XI.

La formule et l'expression arachnéenne en disent long sur les méthodes du Valois : espionnage, dissimulation, feinte, duplicité, etc. qui lui ont permis de renforcer et de centraliser comme jamais avant lui le pouvoir royal. Si Louis XI ne rechignait point à utiliser ses « fillettes » (chaînes et fers dont il recouvrait éventuellement ses adversaires politiques), il fut, cependant, le contraire de ce qu'est le président Trump : une force brutale qui opère sous les feux des projecteurs.

Trump devenu président reste le personnage médiatique de télé-réalité qu'il a incarné notamment dans *The Apprentice* sur NBC, pendant une dizaine d'années. La télé-réalité fonctionne sur un principe d'impudeur : on montre ce qui est supposé rester dans l'ombre. Cela peut avoir pour conséquence éventuelle « dix-huit suicides d'anciens candidats d'émission de télé-réalité [...] entre 1997 et 2012 » (1) au moment où est prononcé, selon diverses modalités, un tonnant *You're fired!* « Vous êtes viré ! », c'est, à l'issue des élections, ce que ne peut entendre Donald Trump à son tour.

Le presque désormais ex-président (qui n'a pas dit son dernier mot (2)) est parvenu à faire ce dont a rêvé plus d'un homme : entrer dans chacune des têtes de plus de 7 milliards d'individus, telle une « universelle Aragne », non par l'art de la dissimulation valoisienne, qui vint à bout de bien des grands feudataires (au vu des acquisitions de Louis XI entre 1461 et 1483), mais par son contraire : l'*obsécinité*.

On peut bien sûr contre argumenter que Donald Trump est le dissimulateur suprême qui se fait passer pour celui qui dit la vérité.

C'est pourtant en faisant un tour supplémentaire que l'on a chance de saisir le raisonnement que font bon nombre de ses supporters : c'est précisément parce qu'il est sans conteste un formidable dissimulateur qu'on peut lui faire confiance, puisque la politique est le royaume de la dissimulation. Moyennant quoi il apparaît comme celui qui, excellant dans la dissimulation, démasque tous les dissimulateurs.

Il y a, dans ce sophisme, un côté paradoxe d'Épiménide (3) : tous les politiciens étant supposés être des dissimulateurs, les 11 000 tweets de ses 33 premiers mois à la Maison Blanche (4) diraient cette « vérité » que de toute façon il est impossible de départir vrai et faux. Lacan commente ce paradoxe : si « tous les hommes sont des menteurs [...], que dis-je, répond le sophisme ? – sinon que moi-même, je mens, et qu'ainsi je ne puis rien avancer de valable concernant non pas simplement la fonction de la vérité, mais la signification même du mensonge » (5). Lorsque Trump a déclaré qu'était présente lors de son investiture « la plus grande foule jamais vue lors d'une investiture, point barre » (6), c'est un mensonge. Mais au royaume de la politique où *Tous les politiciens sont des menteurs*, c'est simplement un « fait alternatif », selon l'expression de la porte-parole de la Maison Blanche. Si bien qu'un « fait alternatif » détaché du rapport vérité/mensonge, ne reposant que sur la boucle incontestable de sa propre existence ne renvoyant qu'à elle-même, devient bien autre chose qu'un mensonge grossier.

Le « fait alternatif » n'est pas un concept. Le concept suppose un concepteur qui fait une construction déterminée par son espace-temps. Le *fait alternatif* est, selon une formule de Lacan à propos du commandement *Tu ne mentiras point*, ce quelque chose qui « a pour fonction de retirer de l'énoncé le sujet de l'énonciation » (7) : ce qui est « retiré », c'est « la possibilité du mensonge comme désir le plus fondamental ». Ce qui est « retiré » de la parole du sujet, c'est le rapport entre la loi (*Tu ne mentiras point*) et le désir (de mentir), soit « cette parole [en tant qu'elle] ne sait pas elle-même ce qu'elle dit quand elle ment, et que d'autre part, mentant, il y a quelque vérité qu'elle promet » (8).

La toujours possibilité du mensonge érige le petit autre en grand Autre. C'est la dimension même de l'inconscient comme Autre en nous qui à l'occasion « peut s'exercer dans le sens de la tromperie »(9). « En effet, souligne Lacan, comment n'y aurait-il pas de vérité du mensonge ? – cette vérité qui rend parfaitement possible, contrairement au prétendu paradoxe, qu'on affirme – *Je mens.* »



Il me semble que *le fait alternatif trumpien est une sortie de l'inconscient freudien*. En effet, les tweets de Trump ne sont ni vérités ni mensonges : ce sont des *interprétations* de la subjectivité de notre époque, c'est-à-dire ce qui en montre la jouissance qui « n'est pas affaire d'adéquation ou de vérité et de dialectique » (10).

Ce que tweete Trump est en effet sans équivoques : il n'y a pas de jeu avec le rapport sexuel *qu'il n'y a pas*. Ce qu'il tweete est de l'ordre du « fait alternatif », c'est-à-dire du rapport sexuel *qu'il y a*. Il s'exprime sur un mode assertif sans rien expliquer ni s'expliquer. Ce qu'il tweete, c'est *ce qu'il y a* (quoddité) et non *ce que c'est* (quiddité) selon les termes de Jacques-Alain Miller (11). Et ce qu'il y a, c'est non pas « la trace » (12) de la jouissance, mais la *jouissance point barre* – pour reprendre la traduction de l'expression trumpienne donnée plus haut. Donald Trump « tweete », « communique » : il ne parle ni avec le langage ni avec l'équivoque de *lalangue*.

Il n'y a là pas même un « désir de mentir » auquel on peut encore relier la notion de « post-vérité », impliquant malgré tout de la dissimulation (sans « art de ») de la part du sujet et dans laquelle il peut encore se prendre les pieds dans le tapis de son inconscient pour dire la vérité en mentant ou pour mentir en disant la vérité. C'est que le locuteur freudien est toujours susceptible de dévoiler en croyant voiler et inversement, puisqu'il y a division lacanienne entre un *sujet de l'énoncé* (je) et un *sujet de l'énonciation* (celui qui parle). Dans l'espace de cette distinction, tous les rapports embrouillés de faux et de vrai sont possibles. Cet espace est celui de l'inconscient.

Le *tweet trumpien*, lui, n'est pas infiltré par l'inconscient : c'est un langage *matériel*, celui du « fait alternatif » martelé, assené, annoncé, affiché, etc. dans un registre comparable au performatif. *Tweet* signifie pourtant « gazouillis, pépiement » et le gazouillis dans la langue renvoie à la jouissance de *lalangue*, c'est-à-dire à ce qui y *résonne*, non à ce qui y fait sens.

L'obscénité consiste à mettre sur la scène ce que la pudeur retient dans les coulisses. C'est ce qui, jadis, la rendait insupportable. Mais force est de constater que l'état actuel de la civilisation, s'appuyant sur les moyens numériques, non seulement ne la rejette pas, mais parfois l'exige, y compris pour des motifs respectables et absolument nécessaires à la vie démocratique.

Se hisser au sommet d'un des États les plus puissants du monde, n'est-ce pas occuper une position phallique suprême ? En préserver le semblant paraissait aller de soi. Or Trump, en fils de notre temps, a rompu avec tous les protocoles attachés à la fonction de président des États-Unis, en premier lieu avec le langage. Sans le *semblant* de la fonction, il s'est mis à *incarner* un Père « pour de bon » : un Père *libre*, qui fait exception à la loi symbolique et à ses institutions. Le plus fort est que, pendant quatre ans, aucune plainte, aucune procédure n'est parvenue à le démettre de ses fonctions (*impeachment*, etc.), pas même la Covid-19 !



Trump a fait credo de son slogan *Make America great again* et, loin d'entrer dans un rapport dialectique avec la Loi et ses institutions conduisant aux compromis symptomatiques d'une politique classique, il en a fait usage : un *usage de jouissance* du symbolique, notamment dans le projet de défaire systématiquement, sans l'ombre d'une hésitation, tout ce que son prédécesseur avait fait.

On a vu Trump détaché du « tout » protocolaire politique et diplomatique tant américain que mondial. L'imprévisibilité de ses actes et de ses paroles (13), largement commentée dans la presse américaine et internationale, a constitué sa « ligne » politique : pas d'autre programme que ce qu'il martèle ou décide sur l'instant, et sur Twitter. Il se passe parfaitement de l'Autre et de ses conseils. Or ce qui peut surgir au hasard et hors cadre est puissamment anxiogène. C'est le propre de « la pièce détachée » dans laquelle J.-A. Miller nous a enseigné à reconnaître l'objet *a* (14). *Notre* objet *a*. En effet, le populisme n'est rien d'autre que le reste immonde de l'opération de significantisation hyper démocratique de notre jouissance promue par la science et poussée à bloc par un capitalisme échevelé (15). Ainsi l'élection de Trump à la présidence des États-Unis n'est-elle pas du tout un simple « accident de parcours » dans l'histoire de la démocratie américaine.



Trump fonctionne comme une tête de Méduse (16) – solidement attachée au reste du corps. Si « horreur de la castration » il y a, « horreur de l'impossibilité de la castration » il y a tout autant. Lorsque « le complexe de castration » n'opère pas, le phallus comme signifiant du manque ne peut pas fonctionner en tant que tel. Dans l'univers trumpien, rien ne manque puisque *tout* de la grandeur de l'Amérique est là, manifesté pour ce faire par l'omniprésence de son président. Et par conséquent tout angoisse. Le phallus n'assure pas, en ce cas, la semblance qui cache l'obscénité de notre jouissance, dont l'objet *a* est le colophon.

L'obscénité est donc un puissant moyen de néantiser le phallus. Reste la gravelure et le ridicule du membre à découvert.

Les réseaux sociaux sont plus que jamais un contre-pouvoir nécessaire, à la démocratie même (17), mais ils sont aussi un épouvantable lieu d'obscénités, de haine, de calomnies, de racisme, etc. C'est précisément l'endroit où désormais se pratique une certaine « politique », celle du « fait alternatif », langue de plomb lestée par une pure jouissance.

Ainsi peut-on retourner la maxime de Louis XI pour l'appliquer aux populistes de tout poil : « celui qui ne sait pas être obscène, ne sait pas régner »... jusqu'à un certain point. Et ce point est, avec Trump, apparu.



-
1. Frat M., « La tv-réalité responsable de 18 suicides ? », *TV Mag Le Figaro*, 5 septembre 2012, disponible sur internet, [ici](#).
 2. Cf. Lyall S., « When a leader just won't go », titrait le *New York Times* du 15 novembre 2020 au sujet du *long non-goodbye* du Président Trump , disponible [ici](#).
 3. Épiménide, Crétois du IV^e siècle av. J-C, énonce : « Tous les Crétois sont des menteurs » et « je mens ». La proposition « je mens » est fausse puisque, Épiménide étant crétois, il ment et donc elle est aussi vraie ; mais la proposition « je mens » peut également être vraie puisqu'Épiménide dit qu'il ment comme tous les Crétois et par conséquent elle est aussi fausse. C'est là le célèbre « paradoxe du menteur ».
 4. Vissière H., « Ce qu'il faut retenir des 11 000 tweets de Donald Trump », *Le Point*, 6 novembre 2019, disponible sur le internet, [ici](#).
 5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Seuil, Paris, 1986, p. 99.
 6. R.K., « Investiture : l'équipe Trump ne ment pas, elle évoque des "faits alternatifs" », *Le Parisien*, 22 janvier 2017, disponible sur internet, [ici](#).
 7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 99.
 8. *Ibid.*, p. 100.
 9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 38, citant le cas de la jeune homosexuelle dont les rêves signalaient qu'elle avait enfin du goût pour les hommes pour induire en erreur son analyste (cf. Freud S., « Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 264).
 10. La Sagna P., « La lalangue et "L'étourdit" », *La Cause du désir*, n° 106, novembre 2020, p. 52 & 53.
 11. *Ibid.*, par référence à Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 8 janvier 1986, inédit.
 12. *Ibid.*, p. 53.
 13. On se souvient de l'expression déconcertée du visage du Dr Deborah Birx assistant au discours de Trump sur les vertus des injections de désinfectants pour lutter contre la Covid-19 (cf. « Consternation et parodies après les idées du "Dr Trump" » qui veut injecter du désinfectant aux patients », 24 avril 2020, disponible sur [nouvelobs.com](#).)
 14. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris 8, leçons des 17 & 24 novembre 2004, *La Cause freudienne*, n° 60, février 2005, p. 156.
 15. Cf. le développement dans le chapitre « Tous égaux, tous rivaux » de Lebovits-Quenehen A., *Actualité de la haine*, Paris, Navarin, 2020, p. 23-60.
 16. Cf. Freud S., « La tête de Méduse », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 48-49.
 17. Cf. entre autres, Auffray A., « Violences policières : Darmanin sur le banc des accusés », *Libération*, 26 novembre 2020, disponible sur internet, [ici](#).
-



Le bac à sable planétaire du bassin du Tchad

par Luc Garcia

Face à la verticalité de l'État islamique syrien dont le modèle hiérarchique ne diffère pas vraiment d'une pyramide aux contours familiers, l'horizontalité du terrorisme islamique nigérian est souvent impensable comme préfiguration de l'avenir du djihadisme. Il semble pourtant en être le substantifique noyau.

Ses exactions sont comptées isolément, les feuilles de récits bien huilés flétrissent dans des tiroirs que range soigneusement l'opinion. 1^{er} décembre, par une vidéo intitulée « Un nouveau message », Boko Haram revendique la tuerie perpétrée trois jours plus tôt dans une rizière, à une quinzaine de kilomètres de Maiduguri, la capitale de l'État de Borno. 8 décembre, lors d'un affrontement avec l'armée nationale, les djihadistes s'emparent de plusieurs véhicules armés et blindés. D'après l'AFP, depuis 2009, le conflit se chiffre à 36 000 tués et 3 millions de réfugiés ont dû fuir leurs habitations.

La Russie désormais chez elle au Levant, l'Afrique est perçue comme une lointaine engeance, à l'ombre des grandes tables diplomatiques qui n'en connaissent pas les ressorts sinon pour voir passer des valises bien remplies de billets trop nombreux. La Chine trouve là ses marques, ayant compris qu'un futur s'y joue. Dans cet espace confus, quel statut peut prendre une organisation qui fait œuvre sociale et tue la population qu'elle arrose d'argent, ceci dans un pays décharné dans son environnement ?

Le bac à sable

Le bassin du Tchad est une terre vaste et aride qui porte le nom d'un parc aquatique dans lequel on ne pataugerait jamais. Il y a vingt ou trente ans, des réalisateurs en bermuda couleur crème s'y promenaient. Ils filmaient des animaux cruels dont certains se mangeaient entre eux, puis ils fabriquaient un peu à la va-vite des documentaires animaliers, souvent pour la BBC, destinés au remplissage de la tranche creuse des programmes télévisuels de l'Europe entière par des informations qui font consensus le jeudi après-midi, quand il fait gris en été : ce crocodile par exemple, certes versatile, il attend sa proie patiemment ; le téléspectateur l'attend aussi, le crocodile croque son voisin pour lui, puis l'éléphant traverse la plaine avec nonchalance comme on rêve de quitter l'*open space* pour télétravailler en pantoufle. Mais déjà cet éléphant deviendra le premier à porter avec son lui son magasin de porcelaine pour rendre ses pas silencieux, puis étendra le silence comme le sucre d'orge d'un pays qui n'en produit pas afin d'adoucir les voix inaudibles de ceux qui n'en parlent pas. Et puis, peut-être qu'aucun éléphant n'a jamais traversé le bassin du Tchad (1).

Autour du lac Tchad, le bassin éponyme s'étire comme la nappe d'une carafe d'eau renversée qui ne rencontre ni mer ni océan et couvre le Niger, un peu l'Algérie, quelques parcelles de la Libye, du Soudan, de la République Centrafricaine et du Cameroun, puis le Nord-Est du Nigéria. Le lac se vide, certains désignent le réchauffement climatique, d'autres évoquent des cycles de sécheresse connus depuis toujours. En avion, son étendue est tachetée comme une girafe, d'îles aléatoires de sable. Son horizon est nervuré de rivières qui se perdent quelques milliers de kilomètres durant.

À partir de 2008, en raison des premiers conflits armés, la pêche ralentit. Le lac se remplit de poissons. Puis, la pêche et son commerce reprennent à la faveur de ce stock renouvelé. Un groupuscule nigérian prélève alors une taxe sur les ventes. Le financement de Boko Haram est né. Avec lui, la capacité meurtrière d'une organisation terroriste islamique qui n'a posé aucune bombe à l'étranger et a tué des milliers de Nigériens, pendant que l'armée nationale faisait probablement de même.

L'assèchement

Autour du lac, les petits ruisseaux font les grandes rivières ; le porte-monnaie grossit. L'organisation terroriste, qui se prétend issue de multiples confréries dont certaines datent de plusieurs siècles, est confortablement financée selon les préceptes d'une sagesse paysanne toute pragmatique. Avec quelques centimes ici ou là, la voici désormais sur le matelas de millions entassés, prête à donner à la population de quoi la maintenir sous le boisseau d'un simulacre de redistribution qui donne à l'édifice une tonalité sociale.

Comme s'il s'agissait d'effacer la portée d'une justice religieuse immanente et une théologie de la libération poussée par les cordes vocales d'un Dieu qui parle dans des mégaphones, il est dit parfois que Boko Haram est une secte. À sa tête, à l'époque des premiers combats, un illuminé prêchait, qui ramena du monde à lui et joua habilement de la faiblesse de l'État, comme le Qatar vient dans les banlieues parisiennes pour soutenir les talents. Le mégaphone s'appelait Mohamed Yusuf. De notoriété publique, il n'avait pas inventé la poudre, mais savait s'en servir. Il a été abattu en 2009. Un jour A, ses suivants ont prêté allégeance à tel ou tel État islamique, du Sahel ou de l'Ouest africain ou encore du Maghreb pour, le jour B, se raviser.

Ainsi le Nigeria, bien qu'éloigné des systèmes économiques de nombreuses capitales de par le monde, en abrite les horlogeries chaotiques qui en contiennent bien des termes : CO₂, taxations arbitraires, écologie, manque d'eau, exclus et promus de la mondialisation, ramifications mafieuses, pollution des airs et pollution des sols. Le compteur des meurtres sonne le rappel. À l'heure des exactions commises, le nombre des tués est l'index des sidérations, une alerte en bandeau rouge étend momentanément le point aveugle qui dissout toute compréhension du retour du religieux. -Un totalitarisme rampe, sans botte, de travers et sur la pointe des pieds, un *dieunancier* calcule le porte-feuille de ce nouveau marché.

Mais derrière chaque organisation terroriste, ne manque jamais de poindre une parcelle de nostalgie dans laquelle puiser bibelots et fanfreluches clinquantes. Ici, c'est l'ombre de l'Empire de Sokoto et son XIX^e siècle lointain qui se manifestent ; couvrant le nord du Nigeria et le nord du Cameroun, cet empire, avant la partition coloniale qui anticipait la situation au Levant, était devenu le plus grand État d'Afrique après l'Empire ottoman. Comme lui, il fut découpé, tronçonné, rebattu, plié, corné ; ses frontières gribouillées au bord de tables mondaines pour aboutir à une distribution d'États et de nations hors sol.



La nostalgie, dirions-nous avec Lacan, « marque la retrouvaille du signe d'une répétition impossible, puisque précisément ce n'est pas le même objet, ce ne saurait l'être » (2). Alors que Boko Haram veut dire « refus du livre » (3), ce refus-là et conséquemment celui d'écrire sont la substance même d'une nostalgie qui réduira les prêches à du prêchi-prêcha pour en généraliser l'usage, multiplier les signes comme des phares familiers rassurants et enfin loger dans ces retrouvailles le recommencement qui tissera une revanche impossible ou plus exactement une rancune éternelle. Engoncé dans le canapé élargi d'une Histoire africaine habilement falsifiée, le Royaume Uni regarde ailleurs, du côté de sa nostalgie aussi, spécialement coloniale. Les nostalgies se font la guerre en silence.

Mais l'horloge divague, le lac se rétrécit encore. Il a perdu en quarante ans pas loin de 90 % de sa contenance en eau. La tension est forte, la pauvreté massive, les Nigériens ne connaissent pas l'argent que le pétrole exploité en flots énormes fait gagner au sud à un pouvoir corrompu sur les rives du golfe de Guinée. Boko Haram est peut-être le seul groupement terroriste islamique qui ne se finance pas sur le marché du *brent*. Certaines bouches extraient alors les nécessités écologistes pour établir une grille de lecture commode,

car le pays sombre, abîmé de partout. La désinvolture du pouvoir engendrerait-elle ainsi la désolation meurtrière de l'organisation terroriste ? Comme si l'une et l'autre se répondaient, marquées d'un dépit que les commentateurs partagent ? De fait, la formulation d'une causalité univoque ne serait-elle pas toujours poussée, dans sa simplification, vers une démarche, à son tour religieuse ? Pollution des eaux et des terres *versus* terrorisme ? La partition évite d'interroger la première pour la rendre évidente à dissoudre la seconde. Les deux sont en dialectique et parfois s'alimentent.

Le ventre mou

Le dossier se referme, Boko Haram passe et sème la confusion et les corps. Que risque plus un musulman du Nord-Est du Nigéria sinon d'être tué par un musulman de Boko Haram ? En Syrie, l'État islamique se pique d'un expansionnisme de temps à autre en sommeil. Le terrorisme islamique nigérian, d'inspiration wahhabite comme les émirs de Ryad, est, quant à lui, d'un localisme constant et invariable : compter les morts au Nigéria, c'est chercher un équivalent volumique d'anonymes entassés ou reclus. Ce terrorisme brouille les lectures.

On songe alors aux systèmes d'inspiration religieuse qui fonctionnent comme des mafias locales. En la matière, les États-Unis ne sont pas en reste. Si un citoyen américain faisait état du meurtre d'un noir, il y a quelques décennies, il se raconte que le Ku-Klux-Klan, fondé en 1865 la veille de la naissance de l'enfant Jésus et six mois après la fin de la guerre de Sécession, offrait une protection matérielle. La dimension haineuse et raciste, le plaisir de la confrérie secrète en pleine lumière devant des bûchers photographiés par des journalistes en embuscade ou le plus souvent invités, une fois lâché un gros billet, n'ont jamais fait débat sinon pour de sales raisons. Cependant, le contrat proposé engage une aliénation, rarement relevée, aux biens de consommation. Le Klan offre une automobile, paie les traites de la maison, attribue une enveloppe pour profiter des soldes même le dernier dimanche du mois. Un flingue aussi et une protection rapprochée pour jouir de tout ça sans menace.

S'agit-il d'un calcul de bienfaiteur ? Pas plus que le Klan ne fait le bien gratuitement pour les membres de sa propre communauté ou Cosa Nostra ne fait œuvre de charité en distribuant de généreuses coupures à l'occasion du Covid lorsqu'elle ne descend pas les récalcitrants en pleine rue, Boko Haram n'indexe ses redistributions sur la déclaration de revenus des années antérieures pour équilibrer les injustices fiscales. Les subventions matérielles sont d'une autre portée et s'adressent à un ventre mou qui sera tenu, le cas échéant, au service d'un idéal.

Il ne s'agit pas d'offrir une aisance satisfaite, mais de toucher la capacité de se trahir soi-même. Alors, les journalistes d'hier, toujours en bermuda couleur crème, viennent aujourd'hui interviewer des villageois acquis aux préceptes de Boko Haram, puis commentent : ils parlent ainsi parce qu'ils sont endoctrinés. Pas loin, on entend « achetés », « vendus », et plus près on entendrait facilement « pauvres gens ».

Cette trahison (en existe-t-il donc une autre que celle faite à soi-même ?), Lacan mentionne que celui qui s'y donne « tolère que quelqu'un avec qui il s'est plus ou moins voué à quelque chose ait trahi son attente, n'ait pas fait à son endroit ce que comporte le pacte – le pacte quel qu'il soit, faste ou néfaste, précaire, à courte vue, voire de révolte, voire de fuite, qu'importe » (4).

Boko Haram a d'emblée perçu l'intérêt des tueries comme capacité, pour qui profite de ses largesses, de se trouver croché. Cette attente ne se mue pas si facilement en angoisse et, pour certains, l'angoisse n'est pas toujours féconde. La question reste ouverte de savoir si cette manière de faire est inscrite également chez les suprémacistes blancs du sud des États-Unis ou chez Cosa Nostra. Boko Haram fait exception par ceci qu'il retranche de lui-même des corps par l'usage des attentats suicides. Cet usage, qui s'est généralisé massivement dans les années 2010, a marqué un avant et un après. Le corps du candidat, voué à un salut éternel, est retranché comme les corps de ceux qui ne l'ont pas vu venir. Cette radicalité ne se fonderait-elle pas sur un enchaînement plus étroit, dans le sens d'un contrat, que son spectacle mortel ne le montre ? « Pour l'homme du commun, la trahison [...] a pour effet de le rejeter de façon décisive au service des biens », ajoute Lacan (5).

La suite

La lecture naïve veut faire croire que la conséquence se confond avec sa cause : il suffirait de diluer les souffrances sociales pour qu'un amortisseur subsiste et mette à l'écart les révoltes meurtrières. Mais la convoitise des biens concerne en premier l'abrasion du désir de ceux qui la mènent et aussi, parfois, de ceux qui y consentent. Depuis la chute du Mur de Berlin, cette « tradition éternelle du pouvoir » (6) trouve à se perpétuer au travers d'un faux ami. Faux, puisqu'il impose un retour du religieux sous un format que les révolutions socialistes pensaient avoir dissout et dont on crut parfois qu'il n'en subsisterait plus que ça : un État voué aux biens, « universel » selon le terme de Lacan (7). Ami, parce que celui qui prétend l'être pour vous et à votre place n'attend que votre perte.

Alors, on oublie la question de l'expansion du marché des biens. Il importe, à suivre Lacan, que le « champ des biens [...] puisse englober à un certain moment tout l'univers ». Ce n'est pas une globalisation des luttes qui est véhiculée, mais un changement au niveau « moléculaire » (8), précise-t-il. Montrant que le localisme terroriste et la globalisation des échanges vont ensemble. C'est l'attente d'une abrasion réciproque de l'un et de l'autre qui fait croire que la logique à l'œuvre au Nigéria, et plus largement l'expansion d'une logique similaire aux Trois Frontières (9), n'atteindront jamais d'autres lieux ni d'autres pays.

1. « Les éléphants de Lagos, secret bien gardé du Nigeria », *Le Monde* avec AFP, 5 juillet 2020, à retrouver [ici](#).

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 15.

3. *Haram*, refus ; *Boko*, en anglais *book*, livre, de l'ancienne colonie britannique.

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 370.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 367.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Cf. Garcia L., « Un laboratoire de la *jalouissance* », *Lacan Quotidien*, n° 866, 4 février 2020, à retrouver [ici](#).

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI